Photo : © Jean-Michel Turpin, Plantation du riz chez les Lolo noirs, Région de Cao Bang, Vietnam, 2015

Ma rizière

T'chan... je m'appelle T'chan.

Je sais mon nom, même si je ne sais pas l'écrire. Je ne suis jamais allée à l'école. Elle est si loin et je vis tout là-haut dans ces montagnes, lieu magnifique au Nord d'une ville qui je crois, s'appelle Hanoï, dans mon pays, le Viet-Nam.

Autour de moi, d'autres femmes, plus jeunes, moins jeunes.

Je ne sais pas combien nous sommes. Je ne sais pas compter.

Je plante.

Ce qui est sûr, c'est que nous sommes nombreuses. D'où viennent-elles et comment sont-elles arrivées là ? Ont-elles été recrutées et amenées depuis leurs villages dans ces gros engins que je vois là bas ? Peut-être ? Je ne sais pas. On ne se parle pas. On n'en a pas le temps.

Le soleil me brûle le dos.

Mais il ne faut pas y penser.

Je plante.

L'odeur âcre de ces sols boueux m'empêche de respirer.

Quand sonnera l'heure de la pause ?

Depuis six heures du matin, nous sommes là, penchées sur les eaux jaunâtres de la rizière à repiquer des petites pousses de ce qui sera le futur riz. Toutes attentives, sur la même ligne, au même rythme, en faisant attention à ne pas dévier du tracé qui nous a été désigné à notre arrivée.

Je plante.

À l'horizontale. À la verticale. À la même distance.

Il ne faut pas que l'une d'entre nous s'attarde.

Nous plantons.

Oubliées les douleurs de notre dos. Oublié le froid de nos pieds dans ces étendues vaseuses. Oubliée l'amitié . Oubliés les mots.

Quand pourrons-nous nous redresser ?

Quand sonnera l'heure de la pause ?

Quand pourrons-nous boire

Quand pourrons-nous manger ?

Ces phrases tournent en rond dans ma tête.

Un coup de gong vient signaler que nous avons le droit de nous arrêter quelques instants.

Je ne sais plus si j'ai faim.

Soif, oui.

Avec difficulté je me redresse. J'avais moins mal quand j'étais courbée. Cette posture m'est devenue normale, acquise.

Pas un point d'ombre. Tant pis ! Buvons vite l'eau que vient de nous apporter notre surveillant. Mangeons vite le petit morceau de galette de riz desséché que nous avons apporté et gardé dans nos vêtements depuis ce matin.

Un coup de gong. La pause est terminée. Le travail reprend jusqu'au coucher du soleil.

Il faut planter.

Je plante.

Dernier coup de gong nous annonçant que l'heure est venue de nous arrêter pour aujourd'hui.

À la fin de la journée nous recevons notre salaire. C'est peu, mais cela nous aidera.

Je vais enfin retrouver ma famille, mes enfants, mon mari, ma cabane.

Mais mon vrai repos sera pour plus tard, quand tout le monde dormira.

J'ai encore tant de choses à faire.

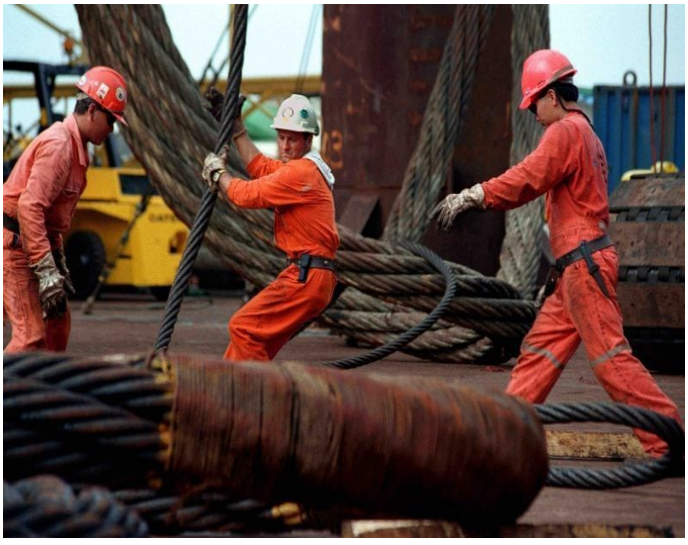

Photo : © Ian Berry/Magnum Photos, Forage pétrolier sur la Mer Noire, Turquie, 2001

(Écho au texte d'Yves)

Forage au bout du monde

Jamais je n'aurais cru qu'il faudrait autant de force pour tirer ce câble. Un travail précis réglé au millimètre près, des gestes efficaces. Oui efficaces. Mais inhumains.

D'ordinaire, je confie ce travail à mes assistants mais j'ai voulu me prouver et leur prouver que j'en étais capable autant qu'eux, malgré mon âge.

Le dos tourné à Takeda, j'essaie de hisser ce maudit câble qui me résiste, pendant que Yan Hao me dirige. La puissance de mes muscles qui faisait autrefois ma fierté, n'est plus ce qu'elle était. La fierté que j'en avais, vient de s'éteindre tout à coup en essayant d'exécuter cette manœuvre.

Il faut que Takeda vienne me secourir. Je dis bien secourir. Je ne résisterai pas plus longtemps. Je sens une catastrophe se profiler si personne vient à mon aide ! Quelle idée ai-je eu ? Ce n'était pas à moi ingénieur, directeur et responsable de cet ouvrage ainsi que de mes assistants et ouvriers d'agir ainsi. Je me dois d'être là à tout moment et non pas vouloir me prouver que je suis le plus fort, musculairement parlant. Bon, j'essaie d'ironiser pour ne pas trop paniquer.

Initialement Takeda devait effectuer cette manœuvre. C'est sa spécialité. Mais j'ai voulu impressionner mon petit monde par mon expérience, oubliant que je n'avais plus leur âge.

Mon casque blanc de chef me donnait l'obligation de diriger et de surveiller le bon accomplissement des travaux mais pas de les effectuer à leur place. J'avais surestimé mes biceps et n'avais pas tenu compte de ma responsabilité vis-à-vis de mes employeurs et plus encore de ceux qui étaient sous mes ordres si je me blessais ou pire.

Takeda qui observait et contrôlait derrière moi le déroulement de la manœuvre, comprit très vite que j'étais en difficulté et se précipita à mon secours.

Yan Hao, tête baissée sur l'ouvrage en cours ne s'était encore rendu compte de rien. Au cri que poussa Takeda, il réalisa aussitôt la gravité de la situation et l'urgence d'agir. Il s'en vint aussitôt le seconder.

Après bien des manipulations accompagnées de frayeurs, nous parvînmes à décoincer le câble et à le diriger vers l'endroit prévu pour l'observation de ce fond marin et des richesses pétrolifères qui s'y trouvaient.

Passée la joie d'avoir été sauvé et de réussir la manœuvre nécessaire pour poursuivre l'étude de ces lieux sous-marins sans plus aucun danger, j'ai dû offrir une tournée générale. Inutile de dire qu'il me fallut aussi accepter avec bonne humeur, les quolibets de Takeda et Yan Hao et les sourires de toute l'équipe présente.

Je crois que j'ai compris qu'il y a un temps pour tout.

Lydia – 12.06.2021